

Ecolière de Vallorbe, Lucy Maillifer, née en 1872, est l'aînée d'une famille de six enfants. Pendant vingt-quatre ans, elle tiendra en secret un journal, retrouvé par hasard par son neveu en 1967. On y découvre le quotidien rude d'une jeune fille entre tâches ménagères et conscience religieuse.

Le document

En librairie

Les auteurs



Gilbert Coutaz.



Robert Netz.

Chef des archives cantonales vaudoises, **Gilbert Coutaz** est à l'origine de la publication du journal de Lucy Maillifer. C'est lui qui a convaincu la famille de l'utilité et de la pertinence d'une publication qu'il a menée avec le journaliste et historien **Robert Netz**. «C'est un document rare, commente l'archiviste, qui permet de prendre le pouls d'une époque, la fin du XIX^e où l'on passe d'une économie villageoise à une économie urbaine.»

Le livre

Le journal de Lucy Maillifer est remarquablement écrit si l'on considère qu'il est le fait d'une jeune fille de seulement 13 ans au début du récit. Autodidacte pure, elle a un vrai talent littéraire. Si nul grand fait n'y est consigné, l'étalage de la vie au jour le jour d'une jeune fille à la fin du XIX^e siècle interpelle le lecteur contemporain. La jeune Vaudoise y livre ses impressions sur la société qu'elle traverse, ses

émotions, ses sensations, mais aussi ses réflexions, parfois critiques envers une société où la femme n'a pas vraiment son mot à dire.

Lucy Maillifer, «Oh! si j'étais libre!», journal d'une adolescente vaudoise 1885-1896, texte établi par Gilbert Coutaz et Robert Netz, Editions d'en bas.



Journal intime d'une adolescente au XIX^e siècle

La vie est vraiment dure

Mercredi 12 juin 1889
Papa est parti samedi pour Vallorbes et est revenu hier soir. Il avait des affaires à régler. Il a couché et mangé à Ballaigues et rapporté un peu d'argent. Nous sommes si pauvres que Lili n'a point de chapeau, que Charles doit mettre deux souliers de paires différentes, choisis parmi les meilleurs de nos vieux, qu'Alice doit aller à l'école avec ses pantoufles et Méry, avec le meilleur de ses souliers et le meilleur de ceux d'Alice. Leur différence, heureusement, n'est pas extrêmement sensible, quoique celui d'Alice soit plus bas et n'ait pas de crochets. On s'est pourtant aperçu de cela à l'école. Elles ont maintenant vacances jusqu'au 24 juin et ne pourront pas rentrer sans avoir des souliers neufs, au moins Méry.

Lundi 16 décembre 1889
On commence à parler d'arbre de Noël, de cadeaux aux approches des belles journées où ils se font. Si j'avais de l'argent, je saurais bien que donner mais nous sommes loin d'en avoir ces jours; papa m'a fait écrire à l'oncle Auguste pour en demander et maman a écrit à l'oncle Henri à Ollon pour le même motif. Si le secours ne vient pas de l'un ou de l'autre côté, si papa ne peut en emprunter ici, d'aujourd'hui au Nouvel-An que ferons-nous?

La religion comme guide

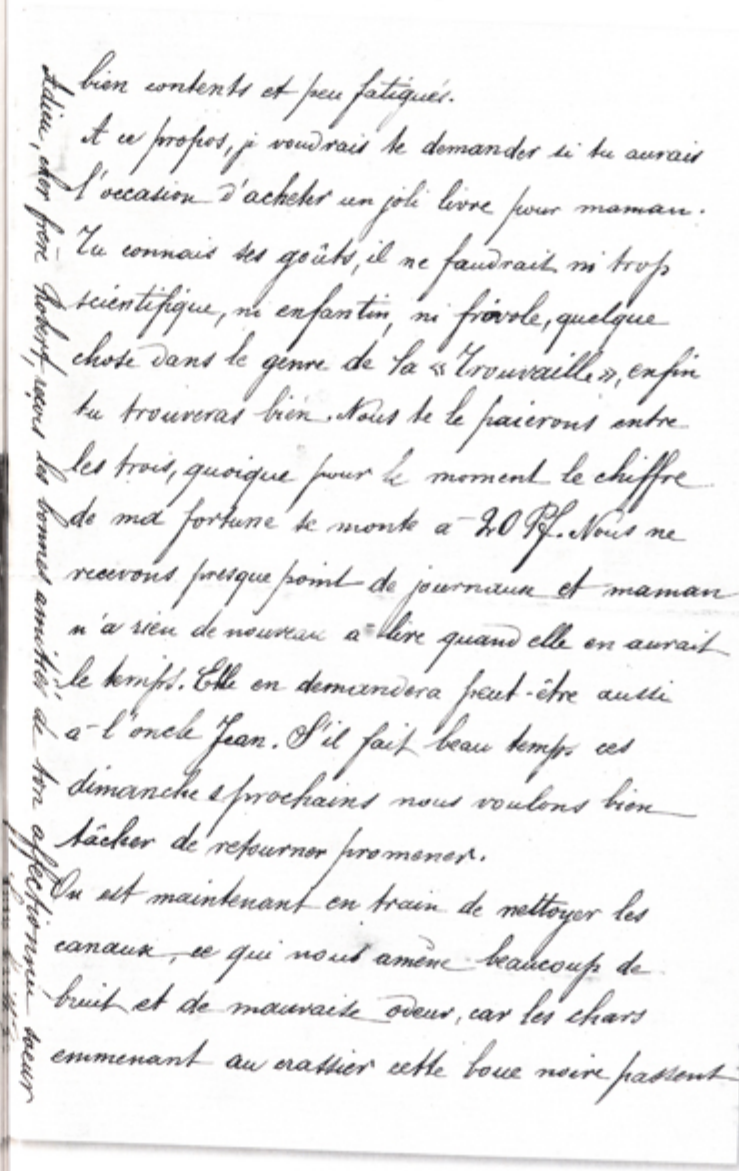
7 juillet 1889. Dimanche
(...) Nous cueillons aussi vite que le peuvent nos mains déshabituées de ce doux travail. La boîte d'herbe de Robert est bientôt pleine et ce n'est que lorsque mon estomac à jeun depuis cinq heures et demie de ce matin se met à crier famine, que je songe à manger autre chose que des myrtilles ou des fraises. Nous allâmes dîner tout en continuant une agréable conversation. Nous avons parlé tout le matin des choses pieuses, de souvenirs, du beau Vallorbes de la bonté et de la piété de Mr. Robert, du mal qu'il y a de faire certains travaux le dimanche, etc. Nous avons discuté la question de savoir si nous faisons mal de cueillir ces myrtilles pour les emporter un dimanche et nous sommes restés convaincus que nous n'avons pas commis en cela un acte répréhensible. Il est en certain cas: par exemple, je n'aurais pas manqué un sermon pour aller cueillir des myrtilles et je ne l'aurais pas fait à Vallorbes où nous avions un sermon tous les dimanches matin et surtout, où nous avions tant de facilités d'aller dans les coupes un autre jour.

Dimanche 29 septembre 1889
(...) Il est vrai que je pourrais être bien plus malheureuse, matériellement que je ne le suis, mais aujourd'hui ce n'est pas de misères temporelles dont je parle ou plutôt j'écris, mais des chagrins de mon

âme. Je n'ai point toujours aimé Dieu de tout mon cœur, je me suis éloignée de lui et maintenant il me laisse, il ne descend pas dans ma prière, il ne bénit pas mes lectures de la Bible et l'emploi, les travaux de mes journées. Le soir, quand je m'agenouille pour prier, je ne suis pas à l'aise



Photographie Un portrait de Lucy Maillifer vers 1890. A droite, un exemple de l'écriture de la jeune fille. Les trente-trois cahiers bleus qui forment son journal intime sont remplis de cette écriture soignée et précise.



devant Dieu, je ne puis lui parler comme à mon Père céleste, ainsi que je le faisais autrefois et même quand j'ai trouvé, en disant cela à mon Dieu, un peu de soulagement et de paix, aussitôt relevée je cours de nouveau après les vanités de ce monde. Je souffre de mon inconstance et je pleure sur le peu d'amour que j'ai pour mon sauveur, le suppliant de me régénérer, mais le temps passe et le secours ne vient pas. Seigneur, je te prie, vient bientôt prendre possession de mon cœur, car jusque là, je chercherai en vain le bonheur ici-bas.

Soirée cinéma en 1889

Lundi 2 septembre 1889
(...) Samedi, nous avons assisté à une projection lumineuse au local de la Société des arts et métiers industriels (ndlr: à Fribourg). Convoqués pour huit heures, nous nous sommes tourmentés pour arriver assez vite. On a acheté des souliers neufs à Robert et à huit heures frappantes, nous sommes entrés au local où peu de personnes se trouvaient encore. (...) La société, composée de types assez dissemblables, était desservie par une sommelière d'assez mauvais goût. Il y avait là plusieurs messieurs et quelques dames qui entrèrent en partie après nous. Toutes, sauf une qui était ma voisine, me firent l'effet de créatures vulgaires et mal élevées avec leur babil incessant et

De Vallorbe à Corfou

1872 Naissance de Lucy Maillifer à Vallorbe. Elle est l'aînée d'une famille de six enfants.



1889 Alice et Lucy Maillifer à Romainmôtier.

La famille déménage à Fribourg, où son père Charles travaille pour l'industrielle.

1890 Nouveau départ à Esslingen, en Allemagne, où Charles est engagé comme «contremaître des machines, mécanicien de la fabrique et constructeur d'outils».

1896 Lucy part comme maîtresse de français dans une pension à Brandenburg, puis comme préceptrice dans une famille à Stendal.

1899 Elle change de famille pour travailler à GrossRosenburg.

1903 Retour en Suisse, à Romainmôtier (VD), où ses parents ont emménagé depuis 1900. Son père y a acheté le Vieux Moulin et installé des ateliers. En octobre, elle trouve une place à Venise où elle est victime du harcèlement sexuel du maître de la maison.

1904 S'ensuivent plusieurs années à l'étranger, à Florence, à Corfou, avant un retour à Sion comme enseignante. Elle repartira ensuite en Grèce et en Turquie, avant de revenir définitivement en Suisse en 1915, en raison de la Première Guerre mondiale.

1967 A l'âge de 95 ans, Lucy, qui s'est toujours dite de santé fragile (!), s'éteint à Saint-Loup.

Des journaux intimes célèbres

Benjamin Constant (1767-1830)



Commencé lorsque son auteur a 36 ans, le journal de Benjamin Constant sera publié à partir de 1895. Le texte intégral a été édité en 1952. Né à Lausanne, cet homme politique deviendra l'amant de M^{me} de Staël. Il côtoya Goethe et Napoléon et dit de son journal qu'il est «une espèce d'histoire dont j'ai besoin pour ne pas m'oublier».

Stendhal (1783-1842)



De son vrai nom Henri Beyle, Stendhal, engagé dans l'armée de Bonaparte, a commencé à raconter ses impressions de voyage en Italie dans son journal en 1801. Celui-ci fut publié de manière posthume entre 1888 et 1935. Il y raconte ses chevauchées de dragon et digresse sur ses amours et les femmes.

Henri-Frédéric Amiel (1821-1881)



Le journal d'Henri-Frédéric Amiel est considéré comme l'exemple le plus abouti du journal intime. Par l'immensité de l'ouvrage, 17 000 pages, mais aussi par la qualité des réflexions qu'il y livre. Il montre à la fois la profondeur de sa pensée et un tableau de Genève et de l'Europe au XIX^e siècle.

Anne Frank (1929-1945)



Probablement le journal intime le plus connu. Adolescente, la jeune Anne Frank, juive allemande, vit pendant deux ans cachée avec sa famille dans une annexe de l'entreprise de son père, Otto, à Amsterdam. Sur 300 pages manuscrites, elle décrit sa vie de clandestine. Dénoncée, Anne Frank meurt au camp de Bergen-Belsen en 1945.

Simone Weil (1909-1943)



Professeur agrégé en philosophie, Simone Weil se fait engager en 1934 comme ouvrière chez Renault où elle tient un «journal d'usine». Celui-ci est un véritable document sur la condition ouvrière en France dans les années trente. Il est publié dans l'ouvrage *La condition ouvrière*, paru, comme tous ses livres, après sa mort en Angleterre.

leurs discordants éclats de voix. Les messieurs me firent meilleur effet.

(...) Enfin, la séance commença, il était temps et Robert fut requis pour aller tenir la toile. Il est heureux qu'on lui ait acheté des souliers neufs car il aurait fait triste

mine avec ses vieux. Le Monsieur qui manœuvrait la machine à projection lumineuse, ou, pour mieux dire, la lanterne magique, commença à nous montrer deux ou trois vues de Fribourg à titre de scène de départ de Fribourg puis

nous passâmes dans la Suisse allemande, à Zurich je crois, à IArberg, à Strassbourg (*sic*), Munich, etc., puis arrivant à Paris, nous vîmes d'abord la gare de l'est, la tour Eiffel sous diverses faces, diverses expositions, entre autres

celle de machines, l'exposition coloniale, celle dite rétrospective, diverses parties de Paris, plusieurs monuments, le Dôme des Invalides, la colonne Vendôme, les Tuileries, le Trocadero, la fontaine de la France et celle des nations (...) puis nous allâmes à Rouen où nous vîmes une magnifique cathédrale, au Havre (*sic*), où nous vîmes le Sémaphore et un vaisseau sur mer. Ensuite Mr. Genoud nous fit voir une trombe, un volcan du Japon. Revenant du côté de l'Europe, nous passâmes vers le canal de Suez, où nous remarquâmes les principaux ouvriers parmi lesquels M. de Lesepe en Egypte, où il nous montra des Arabes, un dromadaire, un casoar. (...)

Journée idéale à Esslingen (All.)

Vendredi 20 janvier 1893

(...) Le plus souvent je m'habille dans la nuit, quelquefois, maman m'apporte une lampe. (...) Quand j'y vois assez je lis mon passage (*ndlr*: de la Bible), mais souvent sans beaucoup de ferveur, étant encore à moitié endormie, puis je sors pour aller cirer les souliers. Je les cire près du fourneau, ils sont ordinairement secs et propres néanmoins, ils me prennent environ une demi-heure, après quoi je déjeune. C'est le plus souvent du pain et du café, quelquefois du chocolat ou cacao, quelquefois aussi, j'ai la chance d'avoir une moitié de petit pain ou du beurre, mais ce dernier rarement. Ensuite, je relave, balaie le corridor ou l'escalier, descends à la cave ou à la rue, habille Lili ou tout autre ouvrage qui se présente. Puis je prépare le dîner ou bien je fais les lits. Le froid m'engourdit et je suis naturellement peu vive,

aussi l'ouvrage va lentement. Cependant midi arrive sans que j'aie beaucoup flâné. Maman travaille de ses doigts et s'occupe aussi du ménage, que j'aurais de la peine à faire toute seule, dans ces courtes matinées. (...)

Le dîner, ordinairement prêt à l'heure, est une de nos principales occupations, tant par sa préparation que par l'ouvrage qu'il donne ensuite. Il faut 2 heures pour le préparer, puis il faut servir tout le monde, soi-même quand on a le temps. Quand on a fini, on dessert la table, à mesure que les plats et assiettes se vident. On sert à papa ce qu'il demande, thé, eau pour se laver, etc. La nappe est enlevée, le plancher balayé des miettes et débris du dîner; à la cuisine le relavage est fait par maman ou moi, avec l'aide de Méry. Il prend passablement de temps, parce qu'il est considérable, que nous le faisons avec soin et qu'il y a bien des choses à part le relavage proprement dit. S'il y a à faire dans les chambres on y travaille ou bien il y a toujours des travaux à l'aiguille plus qu'on en fait. L'une des trois fait le goûter que l'on prend entre 5 et 6 heures. Le soin des lampes m'est abandonné depuis plusieurs années et j'y mets habituellement beaucoup de soin et aussi passablement de temps. (...) Quand maman s'occupe du souper et des autres choses, je tricote, raccommode ou écris, jusqu'à 7 heures. Il faut alors servir papa, surveiller le travail de Charles, mettre les petits au lit; si à part cela on a un moment, on travaille. Quand je suis de cuisine, j'ai à faire le souper, remplir les cruches et mettre la cuisine en ordre. Plus tard, on fait le culte quelquefois, on fait sa toilette et on va au lit.

© 2006 Editions d'en bas
Les intertitres sont de la rédaction.

Charles Maillefer le neveu de Lucy

«Lucy doit se retourner dans sa tombe»

C'est lui qui a découvert, il y a presque quarante ans, les trente-trois cahiers bleus du journal de sa tante. Ils étaient entreposés dans un carton à chaussures, à côté de vieux meubles et de papiers jaunis. Charles Maillefer l'a alors fait dactylographier pour le transmettre à sa famille.

Comment avez-vous trouvé le journal intime de votre tante?

Lorsque mes deux tantes, qui vivaient ensemble à Romainmôtier, sont décédées en 1967, nous avons rangé le Vieux Moulin, et c'est là que nous l'avons découvert. Mes deux tantes gardaient tout: on a déblayé 14 tonnes de déchets! Parmi ceux-ci, des sacs de mèches de cheveux ou des coussins remplis de noyaux de cerises. C'était une autre époque, où chaque chose trouvait son utilité; on ne peut plus comparer.

Pourquoi l'avoir fait d'abord dactylographier?

Simplement pour le transmettre dans la famille.

Quel souvenir gardez-vous de votre tante?

Une femme toujours gentille à mon égard, sereine, qui semblait vivre au-dessus des vicissitudes de ce monde. Elle adorait la nature, s'extasiait à tous les coins de bois avec une sorte de naïveté. Je suis beaucoup allé à Romainmôtier comme enfant, pendant les vacances. On y découvrait les joies de la campagne et Lucy nous accueillait toujours chaleureusement.

Quel regard portez-vous sur son journal?

Pour moi, c'est très personnel. J'y vois surtout les difficultés que ma famille a dû surmonter à l'époque, les détails du quotidien. J'ai un peu pitié pour eux qui, parfois, avaient à peine de quoi se chauffer. En même temps, la vie

était dans un sens peut-être aussi plus facile.

Plus facile?...

Oui, ils se posaient moins de questions. Pour eux, Dieu devait pourvoir à tout et ça les satisfaisait. Cela donnait un sens à leur vie et leur permettait de supporter les rigueurs d'une vie difficile en attendant que Dieu décide de leur être plus favorable.

Pourquoi avoir permis sa publication?

Honnêtement, j'y étais plutôt opposé. J'ai l'impression qu'on a trahi ma tante. Je sais qu'elle n'aurait pas aimé et elle doit se retourner dans sa tombe. J'ai accepté un peu de guerre lasse. Si la lecture de ces pages peut reconforter quelqu'un, de vieilles personnes qui se retrouveraient à travers cette image, alors tant mieux.

N'y a-t-il pas là pourtant un témoignage important de la vie à la fin du XIX^e siècle?

Sûrement, mais j'ai l'impression que la jeunesse aujourd'hui ne peut pas comprendre. C'est un monde trop loin, trop différent d'elle.

Comment expliquez-vous la qualité littéraire du journal de votre tante?

Je ne me l'explique pas! Pour moi, c'est incompréhensible, je ne sais pas du tout d'où elle tenait ce talent littéraire. Les cahiers sont écrits de manière excessivement soignée, il n'y a quasiment aucune rature. Son père lui a certainement légué son goût du travail bien fait. Il avait la conviction que ce qu'il faisait était important. On dit toujours que les riches deviennent toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres. L'exemple de ma famille dit le contraire: on peut partir de rien et faire fortune.

Frédéric Vassaux ■

Charles Maillefer avec l'épreuve dactylographiée du journal intime de sa tante. Aujourd'hui, le journal de Lucy fait l'objet d'un livre.



Photo de famille Les Maillefer vers 1892. De gauche à droite: Lucy, son père Charles-Louis, son frère Robert et sa sœur Alice; devant, sa mère Rose-Julie, son frère Charles et ses sœurs Lili et Méry.